

ELSA RÉGIS

UN ABRI POUR LAMPEDUSA



#29

©LES ÉDITIONS DU PANSEUR, 2026

DÉPÔT LÉGAL : JANVIER 2026

ISBN PAPIER : 978-2-490834-29-7

www.lepanseur.com

Ce serait l'histoire d'un été en Italie.

On dit «été» pour dire «ça ne dure pas». Le temps s'écoule d'une manière étrange sous le soleil, des journées, des semaines tout au plus. Il apparaît dans la commissure de la mémoire. Il y a l'avant, l'après, et cette saison-là. Elle évoque l'odeur de trop cuit, le goudron cramé. Les gens sont gais sous son soleil, revigorés, jamais rassasiés des reflux brûlés de terre sous le bitume.

Le début de l'histoire n'est pas défini.

Elle commence d'une manière imprécise, hasardeuse. Seul l'été est là, net et régulier.

Un homme verrait mon nom sur une pancarte de chantier. Il lirait *architecte* en dessous du nom. Peut-être un père de famille nombreuse, recomposée, qui récupère çà et là un échantillon de sa progéniture dans son énorme auto en passant devant des travaux, s'arrête devant l'un d'eux, le mien, et pense : « Il a l'air bien ce type ! » Parce que mon nom lui plaît et qu'il a promis à sa femme d'agencer leur chez-eux, il m'appelle. Sa maison est tout contre Rome, isolée du flux continu des voyageurs. Ce sera le chantier de l'été, la maison à refaire.

Elle va bien dans juillet, avec les autres choses propres aux mois de torpeur. L'odeur de bitume. Un été. Une maison. Tout contre Rome, elle s'appelle villa Armani.

Un autre marqueur est à connaître au sujet de l'histoire. C'est une rumeur qui parcourt depuis longtemps l'Italie, remonte sa colonne vertébrale de la Sicile à la Lombardie en passant par Rome, la villa Armani.

La rumeur est un bruit, une vague, elle tient tout de la mer et de son vacarme. Elle raconte l'île de Lampedusa où se construit un Abri pour les Hommes venus de la mer. Un Abri pour ceux qui ne font que passer par l'Italie et ne veulent pas y laisser leurs empreintes. Eux veulent rejoindre une autre frontière. Ils ont sur les lèvres un nom qui roule avec leur accent : France, Allemagne, Espagne, Grèce... Dans ces pays, un proche attend leur venue ou bien, c'est le fantasme de ces territoires qui les y conduit.

Lampedusa est déjà connue avant l'histoire. On sait les migrants qui foulent sa terre; les migrants refoulés, on les devine aussi. L'Abri a d'original que ses occupants veulent eux-mêmes le quitter. Ils savent que si leur identité est recueillie sur l'île, ils devront rester en Italie. L'exil a été long avant de débarquer, ils ne veulent pas risquer l'échec d'une demande de papiers sur le sol italien. Ils ne souhaitent pas y laisser la trace de leur main, ni leur

nom, ou leur histoire. Ni que la loi les rattrape pour leur dire : « C'est ici que vous avez accosté. C'est l'Italie qui choisira pour vous. »

Alors, ils prient en pensant au pays où un parent, un ami, ou un espoir, les attend. Ils disent : « Dieu est avec nous jusqu'ici, il faut continuer. »

L'Abri est un lieu construit pour ces Hommes. En contrebas, ils voient défiler ceux qui rejoignent le centre d'accueil de Lampedusa. C'est dans le centre que se déroule le recensement des hommes, des femmes, quelquefois des enfants, fraîchement débarqués. Rapidement, des bateaux viennent les chercher et les emmènent vers d'autres villes d'Italie. Ils ne les choisissent pas, ils les acceptent comme des lieux temporaires de résidence. Là-bas, ils poursuivent les démarches administratives ; et l'attente se poursuit de même.

Les Hommes de l'Abri demeurent sur l'île de Lampedusa jusqu'à pouvoir s'en échapper. Le lieu leur offre le repos avant l'ultime tentative vers le pays souhaité ; celle qui fera tout échouer, tout aboutir, ou tout recommencer. Quand ils arrivent, la plupart sont chétifs. C'est parce qu'ils ont vomi des kilos de chair sur l'eau, ou bien, c'est pour se faire tout petits dès qu'ils débarquent, prendre le moins de place possible, que les adultes ont repris leur poids d'enfant et que les femmes traînent à bout de bras la main de ceux qu'on ne distingue plus du frère ou du fils. L'espoir, pense-t-on alors, est le dernier à

fuir le corps : quand le gras et le muscle ont fondu de moitié, il demeure, borde les occupants de l'Abri dans le lit des dortoirs et comble la place laissée sur le drap par les êtres amincis. Les Hommes s'entassent ainsi entre les murs de ce lieu à la marge du monde : par dizaines d'abord, centaines ensuite. Ils s'entassent avec une promesse qui dit : « Avoir une vie meilleure. » Et la promesse tient avec la maigreur, calfeutrée dans une parcelle d'espoir ou dans la velléité d'un prochain départ. Cette fois, ce sera pour la France, l'Allemagne, l'Espagne, ou la Grèce. Enfin...

L'espoir de la traversée ne va pas sans l'argent. Des sommes exorbitantes fixées par les passeurs selon la nationalité des Hommes à faire passer de l'autre côté du monde, et des critères propres à ce marché où la demande et l'offre n'ont rien de comparable aux autres marchés. La rumeur parle aussi de ce trafic d'êtres humains et de promesses. Elle dit de la demande des traversées illégales :

— Avoir une vie meilleure.

Et on écoute dire l'espoir dans l'été moite et souillé.

L'histoire pourrait s'ouvrir sur la villa Armani, le chantier de l'été, et sur ses pièces immenses. Ou sur l'Abri illégal de Lampedusa fourmillant de monde. Elle pourrait partir du sol fumant de Rome, à demi brûlé par la canicule. Ou du sol rocheux de Lampedusa, envahi de myrtes et d'agaves.

Ce ne seront pas les débuts retenus.

L'histoire va commencer dans le jardin de la villa d'Este à trente kilomètres de Rome. Elle va s'ouvrir sur une rencontre avec un écrivain. Lui est venu chercher l'inspiration dans le jardin. Il tient près de lui un cahier.

L'écrivain deviendra ce qui vient avec le temps : un ami. Il va de pair avec l'été, l'Abri, la villa Armani. Il habite tous ces lieux. L'été surtout. Lui sera architecte de cette saison qui prend forme sous ses doigts.

De l'histoire, l'écrivain sait tout avant qu'elle se produise. Il sait les traversées, les promesses et les corps tombés à l'eau. Il peut leur donner vie, par larmes d'encre. Dans ses doigts un fluide passe sans cesse, qui sait dire, montrer, ne faillit pas lorsqu'il s'agit de relever le détail qui révèle le reste, l'ensemble parti de rien. La villa Armani pour dire l'été. L'Abri de Lampedusa pour dire l'été.

Pour la faire commencer, l'écrivain choisirait une phrase entendue pendant cette saison.

Seulement ça. Tout tiendrait étroitement dans les lignes, contenu, exactement ce qu'il faut pour dire ces mois brûlants.

De la phrase, on devinerait l'odeur du cramé moite qui flotte dans tout Rome, juillet, août, l'air bouillant. On pourrait errer dans le jardin d'Este, se dire :

« C'est drôle, on pense s'habituer et non elle ne passe pas... cette touffeur, elle revient... tu sens, l'odeur de l'été? »

La phrase contiendrait le départ de l'histoire alors l'écrivain s'arrêterait dessus, la ferait tourner dans sa bouche. Les mots simples, savoureux, suffisants :
— Tiens, tu sens, l'odeur de l'été.